

ACADÉMIE DE BÉARN

Réception de M. Paul Mirat

Le 31 mars 2001

Discours de bienvenue du Dr Pierre Grimaldi, de l'Académie de Béarn

Vous ne sauriez croire, monsieur, le plaisir que je ressens de vous accueillir dans notre compagnie, moi, représentant d'une famille implantée à Pau depuis cent ans, vous, dont la famille figure à Meillon en 1386 dans le censier de Gaston Fébus.

Votre parenté maternelle fait partie des industriels nayais implantés dans cette ville en 1545. J'ai souvenance des liens qui unissaient nos familles : l'amitié de mon père pour son confrère le bâtonnier Jean Mirât, son correspondant parisien, l'honneur que me fit votre grand-père Paul de me confier sa santé chancelante, dans le cadre de ma spécialité.

Paul, ce géant de l'histoire béarnaise, l'incontournable témoin de Pau de la Belle Époque, de Pau ville anglaise et du passé plus lointain delà reine Jeanne, d'Henri 111 de Navarre et bien sûr de Gaston Fébus.

Paul Mirât, peintre, dessinateur, caricaturiste, poète, éleveur de chevaux réputés, dans un des rares haras privés de France, fondateur des Raids Hippiques, président de la Chambre d'Agriculture, président du Syndicat Hippique des Basses-Pyrénées, maire de Meillon pendant vingt ans, était un patriote, un homme de conviction, de devoir.

Mélange d'Aristide Bruant, de Toulouse-Lautrec, de Daumier avec le panache d'un Cyrano de Bergerac, il vivait aussi sur la planète des rêves où la musique des anges se mêle aux trilles du rossignol, où le regard de l'aigle se double d'un entomologiste pour dessiner la *Comedia dell'Arte des Années folles*.

Ce pinceau, ce regard ne fut jamais cruel, teinté d'une ironie tendre et amère voilée de fraternité. Vous portez toujours dans votre mémoire ce grand-père qui savait si bien raconter ses amis, ceux de votre failli Ile, les Ridgway, les Prince et Pierre Benoît, beau-frère de votre grand oncle Jean. Il faut citer Gaston Mirât, adjoint au maire de Pau, parcourant à cheval

les vallées d'Ossau et d'Aspe pour recueillir comme Don Quichotte de la Manche, son rêve de folklore et de chants béarnais en voie de perdition. Il tenait aussi le magasin La ville de Londres, cette institution paloise d'avant-guerre, monument à la gloire du tissu. Dans son appartement de la place Clemenceau, Georges Sabatier et Gaston Mirât établirent ensemble la fondation de l'Académie de Béarn. Ainsi vous retrouvez parmi nous Gaston, votre grand-oncle, Paul, votre grand-père, figures de notre passé, René Jouan-Pébernard, votre beau-père et mon éminent collègue. Le domaine de l'élégance, de la culture, du rêve n'est pas tout dans la vie : votre père Michel vous a appris les règles des temps nouveaux, la rigueur dans le travail, la pugnacité vers le but que l'on s'est fixé, l'obligation de canaliser les rêves et la culture dans les sphères qui sont les leurs, sans interférer dans le dur combat du quotidien qui est aussi rapport de force et lutte sociale. Vous lui vouez une vive admiration, une forte reconnaissance ainsi qu'à votre mère, musicienne passionnée, ancienne élève du conservatoire russe à Paris, auteur compositeur, membre de la Sacem depuis 1965.

On ne saurait oublier votre oncle Yves Mirât, talentueux céramiste dont les chevaux bondissants sont dans la tradition de ceux des grottes de Lascaux, d'Altamira ou des monnaies celtiques. Vous êtes né à Nay le 29 avril 1956. Au collège de Nay, vous vous liez d'amitié avec l'abbé Jean Bégarie de Pontacq dont vous imprimerez et publierez les œuvres complètes en 1992. Amitié et lucidité de votre part, Georges Saint-Clair, notre remarquable collègue, votre ancien professeur, remporte le grand prix de Poésie de l'Académie française l'année suivante, faisant de votre édition un succès littéraire.

Nouvelle chance dans vos errances scolaires, votre rencontre avec le professeur Jean Labbé, autre regretté collègue, gendre de Léon Bérard, parent des Souhy, des d'Andurain de Maytie. Il vous fait découvrir l'étonnante famille Reclus dont il était issu par sa mère, cette grande famille protestante qui donna à la France cinq savants, professeurs de médecine ou géographes et cet Elisée Reclus, prophète de l'idéal anarchiste dont vous avez imprimée! édité la biographie écrite par le professeur Roger Gonot et préfacée par M^{me} PierreTucoo-Chala. Votre connaissance des collèges et lycées de notre département (Bétharram, Louis-Barthou, l'Immaculée-Conception, Domezain, Nay...) pourrait faire de vous un efficace conseiller pédagogique. Ce parcours initiatique dans les arcanes de la scolarité française était dû à une allergie, que je partage, aux mathématiques. Nuance entre nous deux, votre arrière-grand-père maternel était professeur de mathématiques à Buenos Aires avant de devenir propriétaire d'une hacienda, le mien n'était que médecin, ancien interne des Hôpitaux de Paris. Heureusement, il y avait le français, l'anglais et l'espagnol, langues que vous maîtrisez parfaitement.

En 1977, vous tâtez de l'école de commerce à la Villa Formose. Elle vous envoie en stage à Londres, dans le célèbre magasin Marks and Spencer. Dans la logique britannique : français donc amateur de bonne table, on vous confie le rayon du vin.

Vous vous plaisez dans ces brumes londoniennes. Votre stage devait durer deux mois, vous prolongez votre séjour. Il faut avouer que l'Anglais voue aux sports l'amour que lui laisse les chevaux, ses chiens et ses chats, or

vous êtes un sportif accompli et un cavalier émérite, membre du célèbre équipage de Pau-Hunt. Le contact passe entre ce peuple réputé pour son humour et vous, déjà initié au flegme britannique par la présence de votre famille et aux amitiés anglaises de votre grand-père. Le cœur lourd, vous devez pourtant réintégrer Pau.

Vous ne sauriez cependant abandonner vos amis de Londres sans leur offrir un repas « bien de chez nous ». Horreur ! Jurançon et Madiran sont inconnus à Londres, introuvables ! Aussitôt, vous téléphonez à Louis Menjuq qui, intéressé par votre proposition, vous fournit les échantillons des productions béarnaises. Vous voilà transformé en ambassadeur des vins du Béarn au pays de Margaret Thatcher. Vous prospectez la verte Albion, avec la complicité de votre sœur, installée dans le sud de l'Angleterre et mariée à un Américain. Plus tard, vous élargirez votre territoire à la Hollande, la Belgique et les États-Unis.

Vous décidez à vingt ans de rentrer dans la vie active et les deux mois prévus outre-Manche dureront dix ans. Régulièrement, vous rencontrez Louis Menjuq. Il avait une charmante stagiaire, Pascale, fille d'un ami de votre grand-père, René Jouan-Pébernard, vétérinaire et conseiller général de Lembeye. Le globe-trotter se laisse prendre au piège, reconnaissant en elle qualités et vertus d'une jeune femme exemplaire.

De cette heureuse union sont nés trois charmants enfants, l'aînée Mathilde 11 ans, occasionnellement efficace secrétaire, Pablo 8 ans, et Martin 7 ans.

Vous rentrez définitivement à Pau en 1985 et achetez l'imprimerie Coudassot. En quelques années, vous créez quarante emplois et devenez éditeur. Covedi est votre réalisation. Vous êtes fier de compléter l'œuvre de votre grand-père en publiant, grâce à M^{'''} Karsten, le manuscrit de son père, le vicomte Henri de Vaufreland, chroniques à la plume et au crayon alertes de quarante ans de la vie du Cercle Anglais dont vous êtes membre.

Vous sortez de l'oubli le *Pyrénaïca* d'Henry Russell, préfacé par M^{''} Jean Verdenal, comme en son temps Georges Sabatier avait réédité les *Souvenirs d'un montagnard* du même Russell. Vous cédez votre imprimerie en septembre 1999 pour créer la société Paul Mirât Communication, fournissant aux entreprises les méthodes et les relations nécessaires à leur expression. Cédant à la modernité que vous autorise votre âge, vous n'en gardez pas moins le goût du passé béarnais avec un penchant pour deux médecins : Jacques Amédée Doléris qui fût de notre compagnie, accoucheur des reines et roi des accoucheurs, ancien président de l'Académie de médecine et de la Chambre d'Agriculture des Basses-Pyrénées, et le docteur Louis Lacaze, possesseur d'une charge de médecin du roi Louis XV, généreux mécène de Théophile de Bourdeu, son cousin. Leur point commun : Lembeye, leur lieu de naissance.

Votre choix ne serait-il pas celui d'un manteau de tendresse conjugale qui couvre ce pays qui vous a adopté ?

En bref, pour vous monsieur, l'Académie de Béarn est une simple histoire de famille ; elle vous ouvre les bras.

Discours de remerciements de Monsieur Paul Mirat, nouvel académicien

Monsieur le président, mesdames et messieurs les académiciens, chers amis,

Vous me faites un immense honneur en m'invitant aujourd'hui à rejoindre l'Académie de Béarn en tant que correspondant et je tiens à remercier tout particulièrement le professeur Desplat et Pierre Peyré qui m'ont jugé digne de participer à vos travaux. Monsieur le secrétaire, c'est pourtant vous que je devrais remercier en premier lieu car si l'on croit l'adage qui prétend que celui qui a vu la mort en face vit le reste de ses jours heureux et serein, c'est peut-être à vous docteur que je dois l'inébranlable joie de vivre qui m'anime. Vous êtes rentré dans la légende familiale un jour de pluie, à la fin des années cinquante. Je devais avoir deux ou trois ans et pour tromper l'ennui, je décidai ce jour-là de me brosser les dents consciencieusement avec une bonne dose de soude caustique.

Alertée par mes cris, ma mère me prit dans ses bras et arrêta la première voiture pour nous conduire à Pau. À peine arrivés chez vous, vous avez couru chez l'épicier voisin acheter quelques citrons salvateurs. Les méandres de votre riche et exemplaire carrière médicale à Pau ont peut-être effacé ce souvenir de votre mémoire mais vous m'avez sauvé la vie, donné le bonheur et une certaine forme de sérénité.

Merci docteur d'avoir évoqué le souvenir de mon grand-père Paul et de mes grands-oncles Jean et Gaston Mirât, co-fondateurs avec le docteur Sabatier de notre responsable société. Je ne me fais aucune illusion, c'est à eux que je dois l'insigne honneur d'être accueilli parmi vous aujourd'hui car mes mérites personnels sont bien minces.

Vous l'avez dit, mon cursus scolaire est affligeant mais, depuis mon retour en France, je jongle avec mon agenda pour réussir à caser toutes les invitations de rencontres d'anciens élèves de tous les établissements scolaires que j'ai été amené à fréquenter. Ils ne manquent pas de me convier à leurs agapes chaque année.

Évidemment, n'étant pas un concurrent sérieux à la course aux diplômes, j'étais un camarade apprécié de ses pairs. Et même si j'irritais mes professeurs par mon indifférence aux programmes scolaires, je garde d'excellentes relations avec eux et nous nous revoyons toujours avec plaisir. Ils n'ont pas oublié que j'ai donné l'occasion à certains d'entre eux d'écrire leurs plus belles annotations sur mon carnet scolaire comme par exemple : « *De l'application dans la distraction, du dilettantisme dans le travail* » ou plus cinglant : « *Année sans histoire... m géographie !* » Ces formules lapidaires, vous vous en doutez, n'étaient que médiocrement appréciées par mes parents. Elles ne sont pas cependant parvenues à entamer mon

optimisme. J'avais neuf ans en 1965 lorsque je rentrai en septième au collège Saint-Joseph de Nay. J'étais le plus jeune élève de M. Smett, terrible Alsacien à blouse grise et baguette de noisetier qui me terrorisait littéralement. Trente-cinq ans plus tard, je garde pourtant un émouvant souvenir de Saint-Jo. C'est là que je rencontrai Georges Saint-Clair. J'avais une admiration sans borne pour le bon abbé Bégarie. Nous savions tous qu'il profitait du silence de l'étude pour taquiner la Muse, ce qui lui donnait déjà un grand prestige à nos yeux mais il était le seul surveillant d'études à ne pas nous battre comme plâtre à la moindre incartade. Sa technique était bien plus astucieuse ; au moindre bavardage, les coupables recevaient vingt-cinq ou cinquante vers à apprendre pendant la récréation. Je supportais bien mieux ce pensum que la violence sourde de quelques jeunes séminaristes. L'abbé Bégarie me prit un peu sous son aile. Il semblait être le seul à comprendre ma jeune détresse et, un jour, il me glissa un livre entre les mains, la lecture de *L'Île au Trésor* de Robert Louis Stevenson reste le plus beau souvenir île ces sinistres mois. Long John, Sil ver et la taverne de l'amiral Benbow me permettaient de m'évader sans effort. Je venais de comprendre le pouvoir magique de la lecture. La vie est parfois bien faite. Je savais toutes les joies que je devais à Jean Bégarie mais ce n'est qu'en 1992 que j'ai pu le remercier en éditant l'ensemble de son travail dans un ouvrage couronné par l'Académie Française l'année suivante.

Quelques collèges plus tard, un autre professeur allait jouer un rôle tout aussi important, il s'agit de Jean Labbé.

Renvoyé de Bétharram et donc mis au banc de la filière scolaire traditionnelle, j'atterris au collège de Domezain, en plein cœur du Pays basque, haut lieu mythique de l'Éducation nationale.

Là aussi les gifles et les coups de bâton volaient bas car le brave abbé Goyenche avait, sous le béret, des idées très britanniques en matière d'enseignement.

Jean Labbé n'aurait pas fait de mal à une mouche. Il était la douceur même, et comme Bégarie quelques années plus tôt, il me semblait le seul être humain à des kilomètres à la ronde. Mon camarade Michel d'Arcangues et moi étions assis au coude à coude derrière le même pupitre, attentifs à chacune de ses paroles. Nous attendions les cours de Jean Labbé avec une réelle impatience et chaque heure passée à l'écouter nous transportait de bonheur. Jean Labbé nous aimait bien et nous invitait régulièrement chez lui, dans sa vaste demeure d'Orion. Vous imaginez la joie que nous avons de quitter le collège quelques heures. C'est à Orion que Jean Labbé nous fit faire la connaissance de son aïeul Paul Reclus. Avec une certaine réserve, il évita de nous parler des frères de Paul, les bouillants Elisée, Élie, Armand et Onésime, laissant au temps le soin de faire son œuvre.

C'est à vingt ans que je découvre, grâce au livre d'Hélène Sarrazin, l'extraordinaire fratrie Reclus qui force l'admiration. Depuis cette époque, je réfléchis et me demande comment cinq frères, aussi différents dans leurs convictions profondes, religieuses ou politiques, pouvaient rester unis et s'aimer avec une telle ferveur.

Elevés à Castetarbès, dans la banlieue d'Orthez, ils ont marqué l'histoire du XIX^e siècle, chacun à sa manière et sont aujourd'hui très injustement oubliés.

Il y a quelques mois, accompagné par le professeur Roger Gonot, un autre fervent admirateur des frères Reclus, nous sommes allés visiter leur maison La Coustade à Castetarbès. Le propriétaire, Jean Galos, nous fit l'honneur des lieux. Pour la petite histoire, M. Galos est le descendant de Bessouat le superbe, ce géant marchant à côté du cheval pasteur Jacques Reclus, qui tenait le jeune Élie dans ses bras pour les guider de Sainte-Foy-la-Grande à Orthez. Quelle émotion de pénétrer en ces lieux, dans la minuscule salle de classe de Zéline Reclus, la mère tant aimée. Quelle émotion encore de visiter la chambre où Onésime vit le jour, de se promener dans le jardin qui domine le Gave, premier terrain d'exploration de l'intrépide Elisée.

Ce sentiment, je l'avais déjà ressenti en visitant, il y a quelques années, au retour du Salon du Livre de Paris, la route des maisons d'écrivains des Pays de la Loire. C'est un réel bonheur de découvrir La Devinière de Rabelais, le Prieuré Saint-Côme de Ronsard ou le château de Sachet cher à Balzac. Lieux pleins de magie et d'émotion.

J'ai alors pensé que l'ignorance dans laquelle on tenait nos écrivains régionaux était incompréhensible. Dans notre région touristique, où les panneaux vantent tant d'autres mérites multiples, cet oubli est une tare.

Le courageux Michel Haurie tient depuis des années, presque sans subsides et à bout de bras, la maison Chrestia, siège de l'Association Francis-Jammes. À Cambo, les visiteurs se pressent devant les grilles d'Arnaga, forgées par le grand-père de Boris Vian. Mais, entre ces deux extrêmes, que deviennent les maisons où vécurent Joseph Peyré, Charles de Bordeu, Tristan Derême, Jules Supervielle, Simin Palay et Saint-John Perse ? Qui se souvient de la vie paloise de Lautréamont, de Paul-Jean Toulet ? Ce travail de mémoire réalisé par les Pays de la Loire est un exemple à suivre et à mettre en application ici.

La question est d'actualité car depuis quelques mois, la Région Aquitaine, et le centre culturel de Malagar en particulier, ont décidé de regrouper les propriétaires de maisons d'écrivains en Aquitaine. J'ai été invité aux deux premières réunions qui ont eu lieu en septembre et janvier derniers, en tant que porteur de projet. J'ai pris contact avec plusieurs propriétaires de sites, basques et béarnais, pour connaître leurs sentiments. Ils sont tombés des nues à l'idée qu'aujourd'hui quelqu'un puisse s'intéresser à eux. La quasi-totalité des personnes contactées sont propriétaires de fonds insoupçonnés et nombre d'entre elles ne demandent pas mieux que d'ouvrir leurs portes afin de présenter leurs précieuses archives au public. Certes, Mauriac, Montaigne, Montesquieu ou Fénelon ont des adresses bien plus prestigieuses que le pauvre cygne d'Orthez ou la petite maison de Toulet à Carresse, mais est-ce une raison pour maintenir cette chape de silence et ne rien faire ?

La volonté de la Région Aquitaine est claire : il faut constituer un réseau de sites, un maillage du territoire. *L'Heptaméron* évoque à la fois Sarrance, le château de Nérac et bien sûr le château de Pau. Les frères Reclus sont omniprésents à Sainte-Foy-la-Grande et complètement oubliés à Orthez.

Loti a autant vécu à Hendaye qu'à Rochefort. Pierre Benoit aimait Dax certes, mais il aimait encore plus Ciboure.

La création de ce réseau peut déboucher sur l'animation de ces sites et donnera une véritable- volonté de tourisme culturel dans nos Pyrénées-Atlantiques. Devant le silence général, c'est peut-être à nous, membres de l'Académie de Béarn, de répondre à cette question. Nos voisins de Midi-Pyrénées et d'Aragon travaillent depuis déjà longtemps sur ce thème. Il faut que nous ouvrons l'indispensable route qui pourra relier ces itinéraires littéraires entre eux. Le projet pourrait ainsi devenir transfrontalier et permettrait de mieux apprécier notre identité.

L'idée de rejoindre l'Académie de Béarn m'ouvre des horizons nouveaux et j'ai parlé de ce projet à deux membres éminents de notre Association : Paul Mironneau, conservateur du musée national du Château de Pau, et Pierre Peyré. Ils ont trouvé l'idée séduisante et m'ont spontanément proposé leur aide. Une excellente nouvelle nous est parvenue tout récemment, l'actuel propriétaire du château d'Aydie, Pierre Laplace, serait prêt à consacrer une ou deux pièces du rez-de-chaussée pour y accueillir une exposition permanente consacrée à l'auteur de *L'Escadron blanc* et de *Sang et Lumière*.

Derrière cette idée de route littéraire ou de maisons d'écrivains, je vois surtout un grand projet éducatif. À l'heure où les enseignants se plaignent du manque d'intérêt de leurs élèves et de leurs étudiants pour la littérature, ne serait-il pas bon de leur permettre de rentrer quelques instants dans l'intimité de certains de nos grands hommes de lettres ? Voilà, chers amis, l'état d'esprit dans lequel je me trouve à l'instant de venir vous rejoindre. Certes, je suis animé d'une vraie passion pour ce projet qui nécessitera de nombreux appuis et particulièrement le vôtre pour lui permettre de voir le jour.

Votre accueil aujourd'hui m'a permis de vous faire part de cette lacune qu'il serait bon de combler et je vous suis reconnaissant de m'offrir l'occasion de vous exposer mon projet. L'intérêt que vous lui porterez, soutenu par le dynamisme que vous générez, sera le plus sûr gage de succès.

Pour conclure et sans vouloir vous importuner plus longtemps, permettez-moi de vous redire ma confusion pour vos propos élogieux à mon égard et à celui de ma famille, mais aussi à vous remercier, ainsi que tous les membres de l'Académie, pour la chaleur de votre accueil.